

La nostalgie des « vrais romans » ou *Le Roman à l'imparfait* de Gilles Marcotte

Jacques Michon

Numéro 6, avril-mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40416ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michon, J. (1977). Compte rendu de [La nostalgie des « vrais romans » ou *Le Roman à l'imparfait* de Gilles Marcotte]. *Lettres québécoises*, (6), 22–49.

La nostalgie des «vrais romans»

ou

Le Roman à l'imparfait

de Gilles Marcotte

Après le temps des poètes voici venu le temps des romanciers. Depuis 1960, le roman a devancé la poésie sur la scène littéraire québécoise. Après avoir «joué les seconds violons» le roman est devenu «dans notre littérature, comme dans les autres littératures d'Occident, le genre littéraire dominant» (p. 7). Dans son dernier livre, *Le roman à l'imparfait*¹, Gilles Marcotte, toujours attentif à la littérature qui se fait, trace la carte de cette nouvelle production.

La critique littéraire québécoise attendait depuis longtemps l'avènement du grand oeuvre, du «grand roman de la maturité», mais le grand romancier que l'on souhaitait et que l'on avait cru reconnaître dans la Gabrielle Roy de *Bonheur d'occasion*, ne s'est pas manifesté là où on l'attendait. En effet, au rêve balzacien de la critique traditionnelle, le romancier contemporain a opposé une oeuvre déroutante, brouillonne, désordonnée. Aux formes canoniques du récit historique (le passé simple et la troisième personne) il a substitué le roman à la première personne et à l'imparfait. Au lieu du modèle réaliste, conçu comme l'idéal à atteindre, il a préféré un roman imparfait et gauche. Voilà de prime abord, à partir d'un jeu de mots sur la polysémie de l'imparfait (à la fois temps de narration et défaut par rapport à un modèle), comment Marcotte définit le roman québécois actuel.

Pour montrer cette rupture ou cette contestation du modèle classique, qui se trouve à l'origine d'une prolifération romanesque sans

précéder dans l'histoire de nos lettres, le critique choisit quatre oeuvres «parmi les plus marquantes», soit celles de Gérard Bessette, Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais et Jacques Godbout. Il nous livre en fait quatre essais (comme le sous-titre l'indique) qui pourraient très bien se lire séparément s'ils n'étaient dominés par la même question, à savoir quel est le dialogue que le roman contemporain du Québec entretient avec le roman classique?

L'oeuvre de Bessette qui fait l'objet du premier essai semble être pour Marcotte, et malgré les apparences, celle qui soit restée le plus proche de la vision traditionnelle. Dans des romans comme *La Bagarre* et *Les Pédagogues*, la volonté réaliste est évidente, elle fait même partie de la quête de Jules Leboeuf dans le premier roman. Mais ce projet n'est pas moins présent, selon le critique, dans les oeuvres qui semblent pourtant les plus éloignées de cette tentation, comme *L'Incubation* et *Le Cycle*. En effet Bessette aurait ici tout simplement pris le contrepied de ce qu'il avait tenté d'édifier d'abord, restant lié par le fait même à la forme contestée: le nouveau attaché à l'ancien par son revers. Comme Jodoin dans *Le Libraire*, qui résiste à la tentation de devenir héros (lire p. 47), Bessette serait un romancier qui résiste à la tentation d'être un écrivain réaliste en pervertissant la forme romanesque à laquelle il aspire. Le romancier serait donc en cela complice de sa génération (celle de Marcotte) qui a entretenu le mythe du «grand roman».

Chez Réjean Ducharme rien de

tel. L'auteur de *L'Océantume* et de *L'Avalée des avalés* refuse d'emblée le pacte réaliste et les romans qui veulent donner l'illusion de la vie. «Il n'y a que ce que tu inventes, que ce que tu crées», dit Asie Azothé (citée p. 61). Le héros ducharmien refuse de «voir les hommes comme elles sont» (p. 64); les procédés utilisés par le narrateur, le jeu de mots, le non-sens, la parodie, la comparaison proliférante, visent toujours le même but: détruire ou empêcher l'effet de réel. Marcotte fait de Ducharme, et avec raison, un fils spirituel de La Fontaine, ce maître dans l'art de renverser les discours:

Iode Ssouvie fait de la littérature (...) comme La Fontaine (...) dont le nom est occulté dans toute l'oeuvre de Ducharme, parce que son texte y travaille presque sans arrêt. (souligné par l'auteur, p. 63)

Mais, quand même, malgré le plaisir évident que Ducharme met dans son verbe inconoclaste, le critique ne peut s'empêcher de voir dans la parodie une nostalgie, un regret, de déceler un manque. À propos de l'épopée dans *la Fille de Christophe Colomb* il écrit:

(...) sans doute, potaches que nous sommes tous peu ou prou, nous rions des mauvais tours que Ducharme joue à cette forme noble entre toutes de la littérature qu'est l'épopée, des crocs-en-jambe qu'il lui donne. Mais nous rions jaune, car la parodie témoigne d'une envie, d'un manque: elle adore ce qu'elle brûle. (p. 68).

On retrouve donc (singulier retour) le même paradoxe que chez

Bessette; l'écrivain détruit ce qu'il admire, c'est-à-dire toujours une forme classique.

N'en doutons pas, l'auteur relève aussi dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais la même ambivalence. Contrairement à la qualité que souvent on lui prête, le récit de M.-C. Blais n'est pas réaliste, au contraire «le texte affiche constamment sa dissidence par rapport aux signes convenus de la réalité» (p. 96); ces romans sont plutôt des fables, des récits symboliques. Même si *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, son oeuvre la plus achevée, paraît plus proche de la réalité sociale, cet effet nous dit l'auteur

(...) est produit moins par l'exactitude ou la vraisemblance des descriptions que par la référence à un *texte* majeur de notre culture, celui du roman de la terre ou de l'idéologie terrienne. (souligné par l'auteur, p. 126).

En d'autres termes, l'illusion réaliste produite par le récit n'est pas le résultat d'une fidélité à un hypothétique réel, mais vient plutôt du fait que le roman cite un autre texte qui est connu, su et codé. C'est ainsi que Marcotte, qui place le roman de Marie-Claire Blais sous le signe du grotesque et de la parodie, arrive à montrer comment le texte de cet auteur à la fois mime et détruit les textes que la société a consacrés comme vrais ou réels (le roman de la terre, l'hagiographie, la littérature pieuse...).

De la même manière les romans de Godbout eux aussi miment un autre texte, celui du journal. Marcotte indique en effet combien le discours de Godbout est fasciné par la forme journalistique et comment on retrouve dans les formes romanesques de cet auteur la dispersion, la discontinuité et la superficialité (ne voyons ici aucun jugement de la valeur) qui caractérisent, comme l'a bien montré McLuhan, l'architecture du quotidien.

Dans ce bref tour d'horizon on aura remarqué que l'auteur définit toujours le texte romanesque comme un texte qui transforme d'autres textes, soit le récit réaliste chez Bessette, l'épopée chez Ducharme,

le roman du terroir chez Marie-Claire Blais et le journal chez Godbout, et que jamais le roman n'est présenté comme une copie du réel. Ceci m'apparaît comme l'aspect le plus intéressant du livre et sans doute le plus constant. Marcotte s'inscrit en faux contre une interprétation sommaire de Lucien Goldmann qui transforme les récits de M.-C. Blais en allégories sociologiques, parce que justement le sociologue tombe dans le piège de l'illusion référentielle en refusant de voir que tout se passe dans la forme du récit et non dans un contenu induit par l'observation empirique:

Ce qui fait problème, c'est la méthode elle-même, et moins ce qu'elle permet de dire, que ce qu'elle s'interdit d'explorer — et qui est peut-être, du double point de la littérature et de la sociologie, le plus révélateur, c'est-à-dire la forme choisie par Marie-Claire Blais. (p. 95)



Pour Marcotte comme pour les «poéticiens», qu'il cite d'ailleurs abondamment (Barthes, Hamon, Jolles, etc.), l'effet de réel est d'abord un effet de discours. Cette idée sur laquelle il revient à plusieurs reprises en parlant de «coefficient de vraisemblable», de pacte romanesque, et avec laquelle nous sommes tout à fait d'accord, domine l'ensemble de ces essais.

Sans doute faut-il attribuer cette approche en partie aux oeuvres étudiées qui appellent ce genre de lecture. Je reprocherais au critique de ne pas assez montrer que l'effet réaliste est aussi un effet idéologique, que les nouvelles formes qu'il décrit ne sont pas tant la manifestation

d'une impuissance, comme il le suggère parfois, que le refus de l'écrivain de se compromettre avec le discours dominant. L'impossibilité du roman réaliste est aussi une impossibilité politique, j'oserais même dire morale... On ne peut plus écrire comme hier parce que les anciennes formes sont devenues suspectes, elles sentent mauvais.

En plus de cette préoccupation textuelle qui parcourt le livre de Marcotte, on lit également des études thématiques plus traditionnelles, auxquelles l'auteur nous avait déjà habitué dans ses ouvrages précédents. Là-dessus rien à redire, Marcotte est passé maître dans l'art du commentaire et de l'essai. On retrouve ici la critique ouvert, sympathique aux textes qu'il aborde; il suit le sens de l'oeuvre sans le forcer, même si parfois il se laisse emporter au delà... Mais le critique peut-il faire autrement alors que, de son propre aveu, l'un des buts qu'il poursuit est de lire à travers les formes et les thèmes «le monde dans lequel nous vivons» (p. 19)?

Ajoutons que lire le monde c'est encore lire un texte: lire un discours sur le monde. L'on n'échappe pas à l'ordre des discours, à moins de se situer dans le lieu neutre, sans sujet, d'une science, et ce n'est pas le lieu du critique qui va plutôt adopter un langage qui convient à l'objet qu'il regarde (ou croit regarder). Ainsi Marcotte nous propose tantôt de lire Ducharme à la lumière de Laurore, Bessette à la lumière de Lukacs qui a bien défini le roman réaliste auquel le romancier aspire, de voir dans l'univers de M.-C. Blais un exemple du roman freudien décrit par Marthe Robert dans *Roman des origines et origines du roman*, ou encore d'interpréter les romans de Godbout avec McLuhan. Plutôt que de méthodes il faudrait parler ici de lectures polyvalentes.

Malgré toute la sympathie et l'admiration que Marcotte manifeste à l'égard des oeuvres qu'il étudie, on sent toujours chez lui (jusque dans le titre du livre) une certaine nostalgie des «vrais romans»:

(...) il nous arrive parfois de regretter, bien futillement, dit-il, que
suite, p. 49

Le Roman à l'imparfait (suite de la p. 23)

le Québec ne produise pas de ces récits où le temps gouverne les actions et mûrit les personnages, comme il s'en écrit encore, par exemple, au Canada anglais ou aux États-Unis. (p. 190)

Même s'il refuse de porter tout jugement de valeur sur les oeuvres étudiées, le roman récent est toujours présenté comme un récit brisé, effrité, imparfait. Et cette impossibilité pour le roman d'atteindre à la perfection rêvée viendrait tout simplement d'une impossibilité historique. Dans un pays qui n'a pas d'histoire propre, le romancier ne pourrait pas écrire une vraie histoire; tout au plus pourrait-il en mimer l'existence qui se confondrait dès lors avec celle de son écriture. Cette thèse défendue d'abord par Hubert Aquin dans *Prochain épisode*, fondée elle aussi sur un jeu de mots fécond où l'histoire (le signifié du récit) est identifiée à son référent (l'histoire

réelle), peut-elle seule expliquer l'émergence au Québec d'un roman nouveau? Cette interprétation ne rend pas justice au roman actuel et ne fait qu'entretenir la nostalgie des anciennes formes. C'est d'ailleurs Marcotte lui-même qui affirme:

(...) les romans que nous avons lus dans les chapitres précédents ne disent pas que le désir déçu d'une histoire cohérente, continue. Ils disent *autre chose* (...) (souligné par l'auteur, p. 180)

Que disent-ils? l'aventure du langage et de l'écriture, «une autre façon de concevoir et d'organiser la succession des événements» où le critique voit la marque d'une société dominée par la guerre des médias («la guerre des langages»).

On pourrait voir là aussi l'émergence d'une nouvelle économie du signe et du discours, l'entrée du texte québécois dans la modernité, où la

littérature n'est plus définie comme reflet de la réalité, mais comme texte autotélique, généré par d'autres textes et générateur de lui-même, dissociant au maximum son rapport au réel, le réel étant nécessairement idéologique. Cette nouvelle littérature a déjà trouvé des modèles chez Joyce, Kafka, Lautréamont, Roussel, et les romanciers québécois s'y sont reconnus.

Jacques Michon

Essais sur le roman québécois d'aujourd'hui. Coll. échanges, La Presse, 1976, 195 p.

LES LIBRAIRIES DONT ON PARLE...

UN SERVICE
UNIVERSSEL...

D'
ABONNE-
MENTS

LES COMMANDES
SPÉCIALES
(POSTALES OU
TÉLÉPHONIQUES)

LE SERVICE
DE
RECHERCHE
BIBLIOGRAPHIQUE

LE SERVICE
DES LIVRES
RELIÉS ET
CATALOGUÉS

UN STOCK RICHE
DE SES
50,000 TITRES

TOUTES LES
NOUVEAUTÉS

... ET LE
SYSTÈME
DES COMMANDES
D'OFFICE

DUSSAULT

HULL
GALERIES
DE
HULL

MONTREAL
8955
SAINT-
LAURENT

OTTAWA
321
RUE
DALHOUSIE

QUÉBEC
1305
RUE
CONWAY

SHERBROOKE
* CARREFOUR DE L'ESTRIE
* CITÉ UNIVERSITAIRE
* CENTRE HOSPITALIER
UNIVERSITAIRE

3-RIVIÈRES
* CENTRE D'ACHATS
DE T.R. OUEST
* C.E.G.E.P.